

Chris SIMON

**ROAD-MOVIE POUR UN
PROSCRIT**

Roman noir

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-4883-2

© Chris Simon 2021

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Bien qu'inspirés en partie par la réalité, les personnages et situations décrites
sont purement fictifs. Toute ressemblance avec des personnes ou situations
existants ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

À Marianne,

« On ne va jamais si loin que quand on ne sait plus où on va. » Voltaire

« Quand on est allé trop loin, il faut aller jusqu'au bout. » Jacques Doriot

UN

23 Juillet 2022

Puces de SAINT-OUEN

Dans la pénombre blême d'une aube estivale, un SDF assoupi, ça ressemble à un cadavre. Seule la respiration fait la différence... Et si Denis Lostier n'avait pas perçu ce détail, ce souffle infinitésimal, il aurait très bien pu le laisser pour mort. Dans un réflexe olfactif, il se pince les narines devant cette forme à damiers roulée contre le portail du Marché Vernaison. Il se penche lentement et devine le corps sous la toile. Massif, épaules carrées, bras jambes et pieds immobiles, dont un dépasse déchaussé. Un homme, c'est sûr.

Des ruses de losers pour lui braquer sa caisse, Denis en a vu. Mais le coup du SDF en guenilles, une première. Il ne se laisse pas bernier. Nez toujours

pincé, il titille le pied nu du squatteur. Rien ne bouge. Il presse de nouveau du bout de sa basket, avec cette fois plus d'insistance. Le clodo émerge brutalement de sa narcose et bondit sur lui. Terrifié par la vision de sa gueule tuméfiée et puante, Denis lui braque son pistolet sur le groin et lui enfonce le canon jusqu'aux amygdales. Tel un enragé, l'homme serre aussitôt l'arme entre ses dents, comme un os. Ne la lâche pas. Denis lui envoie un coup de genou dans le thorax tout en maintenant fermement son automatique. Un craquement court brise le silence de la nuit. Le SDF bascule en arrière, crache une dent rouge de sang, éructe des glaires, puis heurte le pavé. Il hurle. Denis lui jette à la face la nappe qui lui servait de drap. Une puanteur inouïe emplit l'air chaud. Le cœur battant, il le soulève par ses haillons. L'homme se disloque alors comme un épouvantail, abandonnant dans les doigts de Denis des lambeaux de chiffons.

— Tire-toi.

Denis s'apprête à le cogner une seconde fois, mais le bougre, la tête en sang, se carapate en titubant. Denis range son arme, balance les cartons pourris qui lui servaient de literie et avec ses pieds racle les débris jusqu'au caniveau. Cette loque lui a foutu les chocottes. Il s'appuie d'une main sur la grille du

marché pour reprendre son souffle autant que ses esprits. La chaleur et les relents pestilentiels lui donnent la nausée. Il n'est pourtant pas encore 4 h du matin. Depuis quelques années, on étouffe à Paris au mois de juillet. Il y fait de plus en plus lourd.

Il inspecte son blouson de cuir, son jean, ses baskets. Pas une trace de déjections ou de sang, seulement une morve coulante sur la manche de son cuir. Il l'essuie avec un vieil emballage de chewing-gum resté au fond d'une poche, puis observe la rue de tous côtés. L'épouvantail a filé, mais la puanteur ne se dissipe pas. Il doit se laver les mains. Il déverrouille la grille du marché Vernaison, s'empresse allée 6, arrive le premier comme d'habitude. Il se rince les mains en les frottant longtemps sous le robinet public, à l'angle des allées 2 et 6. Avec du savon ce serait mieux... Son cœur bat trop vite, mais au moins il est toujours à sa place. Mains mouillées, il ouvre le rideau de fer de son stand et déballe la marchandise qu'il vient de rentrer. Un lot de tapisseries payé un bon prix aux enchères, et qu'il espère refourguer à l'un de ses clients spécialisés. Il déroule au sol les tapisseries une à une. Il regrette sa violence. Il aurait pu essayer de lui parler au lieu de le braquer avec son arme. Peut-être un de ces crackheads, zombies du XXI^e siècle. La

peur et la violence comme des venins remplacent le civisme. Il ne sait plus s'il a agi par autodéfense ou prévention. De quoi s'est-il défendu ?

Une alerte Google retentit sur son portable. C'est un grand jour. À 10h00, le nouveau Président, une femme pour la première fois dans l'histoire du pays, fera un discours à Verdun retransmis en direct sur tous les réseaux. Denis case les tapisseries contre un meuble, les professionnels sont ses premiers et vrais clients. La brocante au fil des années est devenue un business de recyclage. Les gens achètent du vieux, non plus pour décorer leur intérieur, mais pour faire des économies ou parce qu'ils n'ont plus les moyens de s'acheter du neuf, dont la qualité et la longévité sont bien inférieures aux vieilles choses. Les brocanteurs comme en temps de guerre survivent. De temps en temps, Denis vend une pièce haut de gamme aux marchands des boutiques de la Rive Gauche, elle finira chez un riche fantaisiste, une clientèle de plus en plus rare. Il compte sur les pros pour lui assurer les frais fixes et sur les clampins pour l'argent de poche.

Il écrit un SMS à son réparateur, un as de la mécanique. Il lui annonce qu'il lui déposera ce soir un lot d'aspirateurs. Rien ne résiste à ce réfugié

syrien, il démonte et remonte entièrement une machine à laver ou un aspirateur, et l'engin remarche. Pour combien de temps, Denis ne le sait pas, mais les clients reviennent... ils doivent estimer que ça vaut le prix qu'ils ont payé.

Le début de matinée est morne, la chaleur dissuade les visiteurs. Denis semble égaré dans son stand de 30m2, comme si tous ces objets n'existaient que pour l'encercler. Il a pourtant voté, d'autres qui comme lui s'en foutaient aussi, sont allés aux urnes en mai dernier, mais trop tard sans doute. La démocratie avait déjà basculé.

Jeune, il était trop égoïste pour se soucier des autres, trop fainéant pour réfléchir, trop je m'en foutiste pour défendre des idéaux. Aujourd'hui, il se sentait être le précurseur d'une nouvelle génération en quête d'individualisme, refusant de plus en plus d'être catalogué et noyé dans un groupe. Une génération déçue par le socialisme et emportée par un humanisme que la machine avait fragilisé dès le début des années 80. Cette mathématique binaire qui dans l'ombre ne cessait de se développer et petit à petit avait éliminé l'individu et cristallisé les désirs identitaires.

Il pense à Mirabelle, il n'a pas pensé à elle depuis tant d'années. Elle a été l'une de leurs premières victimes. Il avait mis dix ans à s'en remettre. Son véritable chagrin d'amour. À soixante-huit ans, il sait que l'on n'en vit qu'un seul, et heureusement. Répétée, cette douleur-là tuerait plus efficacement qu'une balle en plein cœur.

Vivante, elle serait aujourd'hui anéantie devant le spectacle d'une nouvelle ère politique dans laquelle le faux domine le vrai, dans laquelle l'ignorance naît d'un flot continu d'informations, dans laquelle le peuple déboussolé se raccroche à sa colère. Une colère dont le parti vainqueur non seulement profite, mais aussi exacerbe. Dire qu'il a autrefois côtoyé ces gens, enfin ceux qui avaient soutenu les prémices du mouvement. Dire que Bruno Assault, devenu premier conseiller du parti au pouvoir et éminence grise de la nouvelle Présidente, était à cette époque son meilleur ami, du moins il le croyait. Un mouvement devenu un parti, qui au fil des ans a balayé tous ses adversaires, même le candidat musulman, Ben Abbes*, que les sondages donnaient pourtant vainqueur au deuxième tour. Le président sortant avait été battu dès le premier tour, dernier en place qui pouvait encore faire rempart à la colère et la haine. Denis se laisse tomber dans le fauteuil crapaud

au tissu jaune sale, plombé, alors que la matinée ne fait que commencer. Il suit en direct sur son smartphone, pour ne pas manquer l'heure H, le discours de la Présidente, très attendu. Il reconnaît Bruno dans les tribunes. Il s'est laissé pousser une moustache. Il le trouve vieux, ils sont tous devenus vieux.

Il ne se passe pas grand-chose, les journalistes autorisés filment les coulisses, l'arrivée des membres du parti, celle des spectateurs. Ils interviewent les touristes venus visiter le cimetière militaire. Denis s'interroge devant ce spectacle 2.0, se demandant ce que deviendra sa vie dans les mois à venir, comment il aura encore l'énergie de se lever le matin, assommé par la bêtise nationale. Il avale deux Advil sans eau, hanté par Mirabelle et leur jeunesse tumultueuse.

* Président dans le roman, Soumission de Michel Houellebecq

DEUX

Paris

Automme 1972

Leur père avait bien essayé de caser table et chaises de jardin sur le balcon, mais cet aménagement bloquait toute circulation. Il avait donc abandonné sa folie des grandeurs et finalement opté pour une unique chaise longue. Un transat dans lequel son frère Michel depuis son retour somnolait au moins six heures par jour, quand il ne pleuvait pas. Michel squattait en effet la maison 24 heures sur 24, et Denis se demandait comment il n'avait pas encore atteint le nirvana de l'emmerdement. Il voulait qu'il se réveille, il avait envie de lui parler, d'entendre sa voix. Mais yeux fermés et corps allongé en chien de fusil sur cette maudite chaise longue, Michel l'ignorait. Denis tira la couverture qui le protégeait du froid, le secoua. Michel ne réagissait toujours pas. Furieux, Denis quitta le balcon. Il avait tellement

besoin qu'il se réveille, que tout se réveille autour de lui, que quelque chose arrive, qu'il restait là debout, immobile.

Mirabelle l'avait traité de fasciste devant ses camarades de fac, des brailleurs à lunettes, boutonnés comme des curés et aussi épais que des pailles. Fasciste, lui ?... À écouter Mirabelle, les mecs comme Bruno pour qui bossait Denis, allaient ressusciter le parti Nazi et déclarer la guerre à l'Angleterre. Et puis quoi encore ?... Il n'y connaissait rien et la politique le barbaït. Alors qu'est-ce qu'elle voulait enfin ? Qu'il se fende le cul huit heures par jour pour gagner le SMIC ? L'honnêteté, c'était bien une idée de bourgeoise. Ses parents travaillaient tout le temps. Lui ne se sentait pas obligé de faire la même chose... Et pas question d'installer une bourge dans une chambre avec lavabo et chiottes sur le palier, des chiottes dans lesquelles n'importe quel clodo pouvait couler son bronze. Les nanas étaient vraiment ambiguës, elles voulaient toujours des gars libres à dompter. Fasciste ?... Quand même, ils y étaient allés un peu fort. Est-ce qu'il la traitait de Trotskiste, lui ? Mais comment lui expliquer qu'il ne voulait pas la perdre ?

Denis jeta un œil sur son frère à travers la porte

vitrée qu'il fermait, le légume qu'il était devenu. À se demander s'il était encore vraiment vivant. Il respirait certes, la seule activité qui ne lui coûtait aucun effort. Il le revoyait grand, fort, arrogant, un joint à la main au milieu de ses copains, quand il l'emmenait comme alibi pour faire croire aux parents qu'il allait à des soirées sages. Il se souvenait comment il glissait en douce aux autres, un joint entre les doigts « surtout pas un mot à mon frère, il le répéterait à mes parents ». Comme si, à 14 ans, Denis n'avait pas déjà compris qu'on ne confiait plus tout à ses parents. À l'une de ces soirées, il avait vu Mirabelle pour la première fois. Aujourd'hui, les copains avaient disparu. Cireux, apathique, Michel menait maintenant une vie aussi trépidante que celle d'un poisson rouge dans un bocal.

L'auvent à rayures rouges et blanches du balcon claquait au vent du nord, le vent des Puces de Saint-Ouen toutes proches. Denis entendit le brouhaha des voyageurs sortir de la bouche de métro Jules Joffrin, son regard s'arrêta sur une femme en train de réajuster son collant. Elle avait un visage rond et des yeux clairs, mais pas la classe de Mirabelle. Quitter l'appartement, quitter ses parents, il ne s'y résignait

pas. Son frère n'avait pas survécu à la réalité de ce monde. Partir loin d'ici ne lui avait pas réussi.

Il suffisait à Denis de prendre quelques vêtements, de les mettre dans un sac, de descendre l'escalier, de franchir la porte de l'immeuble, comme l'avait fait Michel quelques années plus tôt, de sauter à pieds joints dans le tumulte de la vie. Son frère était parti seul, abandonnant Mirabelle, sa petite amie du moment. Denis voulait lui avouer qu'il en était tombé amoureux. Il arrangerait un peu l'histoire, car en fait elle lui avait plu dès la première rencontre, mais à 14 ans, il n'avait pas eu l'audace de l'approcher. Michel somnolait toujours. Partir l'avait transformé, revenir encore plus. Il n'arrivait plus à croire que ce gars maintenant bouffi par la Méthadone et le désespoir était bien son frère. Il quitta la salle à manger, entra dans la cuisine et ouvrit le frigo. Il devait voir Bruno dans deux heures. Peut-être pourrait-il lui parler. Bruno avait toujours un avis sur tout. Et puis avec du fric, qu'il lui faisait gagner, la vie serait certainement plus négociable. Il pourrait s'en sortir, affronter les dangers Mirabelle à ses côtés. Elle n'avait pas peur, il se demandait comment elle faisait pour ne pas avoir peur... Le fric sûrement, le fric ça vous protégeait de tout. Le fric et les parents.

Il se revoyait courir. Il avait 10 ans, peut-être 11. Il n'avait jamais traversé les Puces à cette vitesse. Les jambes à son cou, il traçait, sautant au-dessus des déballages de marchands à la journée. Un soleil brûlant lui chauffait les joues. Il jonglait entre les passants, les « endimanchés » comme appelait leur père ceux qui ouvraient machinalement les tiroirs des tables et des commodes. C'était un dimanche de juin et l'école finirait bientôt. Il n'aurait plus à porter des pantalons et comme aujourd'hui, il passerait ses journées en short aux Puces. L'abruti qui le poursuivait était le frère d'une fille qu'il avait poussée et traitée de pimbêche. Elle était tombée et s'était mise à chialer en le menaçant de le dire à son frère. Ce n'était pas resté une simple menace. Denis traversa un terrain vague, tourna dans la rue des Rosiers très encombrée à cette heure. Il tâchait d'éviter les garçons de café qui traversaient la rue et livraient des sandwiches. Encore quelques mètres, et il se réfugierait dans le stand de ses parents. Son père le défendrait. Il se retourna brièvement, il était toujours à ses trousses. Ce con connaissait les Puces aussi bien que lui, il y habitait. Il lui collait aux talons et Denis commençait à manquer de souffle. La peur de se faire tabasser lui donnait des ailes et il se

découvrait des talents de sprinter. Il dépassa l'usine des piles Wonder, enjamba le trottoir, s'engouffra à l'intérieur du marché Vernaison, puis se faufila dans l'allée 2. Il se sentit protégé. Il prévoyait de se réfugier dans n'importe quel stand, car ses jambes le lâchaient, son souffle peinait, mais il atteignit l'allée 6 et se planqua dans le stand de ses parents. Son père était là, assis dans l'un des fauteuils qu'il venait d'acquérir, des fauteuils style Henri IV à la tapisserie florale dont personne ne voulait, se plaignait-il à longueur de journée. Il semblait somnoler, Denis se jeta dans ses bras. À ce moment précis, il se déclara sauvé.

Son père referma ses bras sur lui.

— Qu'est-ce qui t'a foutu dans une telle sueur ?

Ses cheveux trempés dégouлинаient sur son tee-shirt mouillé, ses jambes tremblaient comme si le sol s'effondrait sous ses pieds.

— Je suis poursuivi.

Son père se leva en le soulevant puis le posa à terre. Il fit quelques pas dans l'allée, la scrutant dans les deux directions tandis que Denis tremblait encore de tout son corps. Son père revint vers lui.

— Par le loup ?

Denis rit plus du soulagement qu'il éprouvait que de la blague de son père. La joue contre sa poitrine, il haletait. Entre sa poitrine et son bras, il eut la satisfaction de voir disparaître le frère de la fille, charpenté comme un mec de vingt ans, alors qu'il n'en avait que seize. Denis l'avait semé.

Il embarqua le pot de Nutella, attrapa la demi-baguette qui restait et s'enferma dans sa chambre. Il se joua un Bowie sur la platine léguée par son frère avant son grand départ. Ce qu'il aimait la pochette de son dernier vinyle ! Ce chanteur blond platine avec ses traits de fille et son corps mince, l'élégance qu'il dégageait. Il tartina trois cuillères à soupe de Nutella sur une moitié du pain qu'il mordit à pleines dents avant de s'étaler la bouche pleine sur son lit. Il ferma les yeux et écouta en mâchant ce qu'il considérait comme la meilleure zique du monde.

Si Bowie pouvait s'afficher dans le monde entier maquillé comme une nana, alors lui, le rebelle de la Porte de Clignancourt, pourrait bien affronter le futur. La musique d'Hunky Dory et la voix de Bowie inondaient son cœur, ses viscères, coulaient dans ses tripes. Une fusion d'ondes chaudes se répandaient autour de lui. Il se sentit fou amoureux de sa chambre, du Nutella, de Bowie, mais surtout d'elle.

« Mirabelle, Mirabelle, Mirabelle... » susurrant tout son être au rythme de la musique qui s'était tue.

Denis sauta du lit, abandonna sa chambre et franchit la baie vitrée. Son frère, toujours lové sur la chaise longue du balcon, et l'air aussi vivant qu'un étron, ne lui apparut plus comme un obstacle. Il lui remonta la couverture sur les épaules. Sa canadienne en peau de mouton sous le bras, il claqua la porte de l'appartement.